

Comme son frère aîné Vigny, qui s'en voudrait de se dissiper d'une noble douleur et qui s'enferme courageusement dans l'épée, Verhaeren désire ceindre sa tête de la couronne glorieuse qu'il se fait avec les épines meurtrières de la vie, se cravacher le sang, afin que son mal cinglé se cabre en son orgueil. Mais, hélas ! c'est en vain que, dans les longues insomnies où il se penche sur le désert de son cœur morne et transi, de son „cœur de gangrène et de fiel“, il appelle une torture, une torture qui exaspère sa carcasse exsangue :

Une torture en moi qui frappe et me lacère ?
Une torture à pleins éclairs, comme des faulx
Et des sabres, par à travers de ma misère ;
Une torture, à coups de clous et de marteaux ?

Cette lutte héroïque, où son moi trouverait à s'exalter, lui est refusée. Il en arrive, dans son exaspération, à se lancer dans des imaginations fantasques, à inventer, pour renouveler son être, des remèdes insensés. Pourquoi n'accueillerait-il pas avec confiance son bon ange gardien qui le « rhabillerait de son enfance », qui le ramènerait aux niaiseries d'autrefois : petites croix, petits agneaux, petits Jésus ? Pourquoi ne pas s'user comme les vieilles dévotes en des marmonnements ou aller mener dans un cloître de fer une existence „brûlée au jeûne, et sèche et râpée aux cilices ?“ Ou bien se charger la conscience d'un crime abominable, assassiner, afin de déguster l'angoisse des nuits hantées de remords et de fantômes ! Et le beau rêve encore d'être, sous le por-